

Vues d'ensemble

Number 244, July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

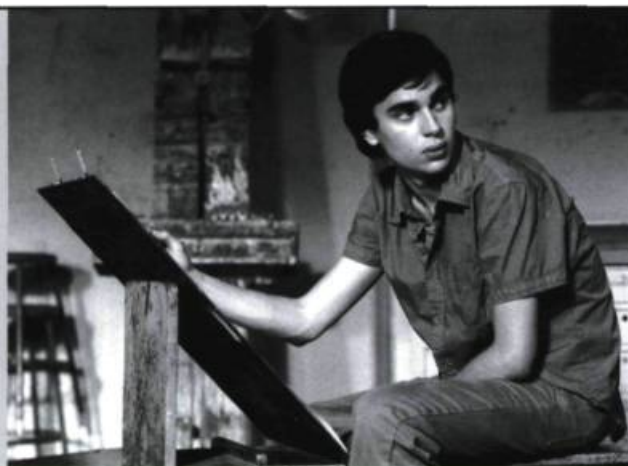
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (244), 51–59.



ART SCHOOL CONFIDENTIAL

C'est pour le moins ironique qu'un film portant sur l'art échoue à sortir des sentiers battus. **Art School Confidential** se contente de ressasser les plus grossiers clichés de la bohème universitaire, et c'est bien dommage. Daniel Clowes signait pourtant l'adaptation de sa propre bande dessinée, célébrée par la critique. Et le réalisateur Terry Zwigoff montrait jusqu'ici une feuille de route des plus respectables, avec entre autres **Crumb**, un documentaire sur un ami bédéiste, et **Bad Santa**, une fiction irrévérencieuse.

Voici le point de départ : fils de banlieusards, Jerome quitte le nid parental et intègre une faculté d'art situé en milieu urbain avec l'espoir de devenir le prochain Picasso. Rien de moins. Cette expérience le portera de déceptions en désillusions. C'est qu'il peine à conquérir sa jolie muse, Audrey.

Zwigoff se cantonne dans un registre précis : la comédie de mœurs légère. Et même dans ce mode, il déploie un humour paresseux et convenu, ennuyeux à mourir. Il se dégage l'impression d'assister à une sorte de *sitcom* à thème, orientée vers une profession, du genre **Scrubs**, mais sans l'humour, et jouer par de piètres acteurs.

Truffé de concepts faciles sur l'art et la vie d'artiste, le film met du temps à s'orienter vers quelque chose de sérieux. Mais il y arrive, laborieusement. L'artiste alcoolique, joué honnêtement par Jim Broadbent, sera intégré au récit de manière intéressante. Et le dénouement, qui récupère des éléments semés ici et là, est suffisamment tordu pour surprendre. Mais c'est trop peu, trop tard, comme on dit.

Une chose des plus étranges se produit en cours de route. Les extraits de la bande-annonce arrivent à chaque fois comme un cheveu sur la soupe, hors contexte, comme s'ils avaient été rajoutés *par après*. Qu'en penser ? Rien. À en croire ce film, il est parfois préférable de ne pas trop penser.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ États-Unis 2006, 102 minutes — Réal. : Terry Zwigoff — Scén. : Daniel Clowes — Int. : Max Minghella, Sophia Myles, Matt Keeslar, John Malkovich, Jim Broadbent, Anjelica Huston, Joel Moore, Michael Lerner, Scoot McNairy — Dist. : Metropole.



BIENVENUE AU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Téléfilm sera bien content de voir ce long métrage. D'abord, parce qu'il ne leur en a rien coûté, mais surtout parce que la démarche proposée est directe, claire, explicite, et que les motivations des protagonistes sont « psychologiquement cohérentes ». Bref, tout ce que l'on reprochait au scénario d'origine...

Serge Cardinal s'était fait refuser une subvention à Téléfilm Canada. Il avait pourtant une distribution de haut calibre, prête à investir les lieux de tournage. Le cinéaste fit donc fi des institutions et décida de tourner un docu-fiction pour parler de son projet, le disséquer et en ressusciter certains passages.

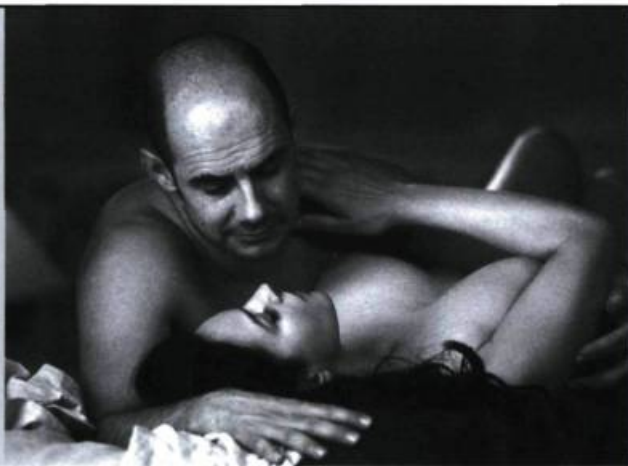
Mal foutu, mal narré, passons. Ce n'est pas tout à fait un film. Mais c'est assurément un objet de réflexion, un outil, un levier qui enclenche quelque chose sous la calotte. C'est aussi un film qui défend son film, comme une femme enceinte protège son enfant. Et pendant ce temps, on pense à un tas de choses. À Hubert Aquin, entre autres. On fait le parallèle avec *Prochain Épisode*, puis on se dit que ça ne tient pas la route. Et puis on roule des yeux quand la dame théâtralise le refus. Elle nous livre un discours. En quoi vaut-il mieux que celui de « l'ennemi » ? N'est-ce pas justement ça, le problème, lorsque le discours sur l'œuvre prend le pas sur l'œuvre elle-même ?

Et il y a le personnage-écrivain, qui jouera l'Idiot, un Robert Lalonde en pleine forme. Il surprend d'ailleurs, on avait perdu l'habitude de ce genre de bête à l'écran. Un écrivain, au Québec, ça existe.

Le grand homme défie la banlieue du regard, torse bombé, cheveux au vent, et il nous confie cet épatant conseil d'écriture : « On ne décide pas d'écrire un roman, vous savez ». Robert Lalonde livre ses conseils comme certains s'allument une cigarette, parce qu'il le faut, tout en essayant de limiter les dégâts. Robert Lalonde le personnage, s'entend.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ Canada [Québec] 2005, 80 minutes — Réal. : Serge Cardinal — Avec : Robert Lalonde, Albert Millaire, Marc Béland, France Castel, Philippe Gendreau, Anne-Marie Cadieux — Narr. : Serge Cardinal — Contact : No Pasaran.



COMBIEN TU M'AIMES

Le cinéma, c'est l'art de faire faire de jolies choses à de jolies femmes » disait, avant Truffaut et Godard, le scénariste Jean-Georges Auriol. Voilà qui a le mérite de sonner agréable à défaut de dilater les possibilités du cinématographe, ce qui — on ne se racontera pas d'histoires — aura séduit l'indolent Bertrand Blier, tout comme l'heureuse perspective de culbuter Monica Belucci entre deux scènes manquées. Lauréat à la loterie, un quadragénaire déprimé (Bernard Campan) n'a d'autre inspiration que celle d'investir dans la location à long terme d'une pute de sublime beauté. Seulement voilà, la tapineuse a derrière elle un passé vaseux qui ne manquera pas de venir chercher des noises.

Même l'arrivée du Beaujolais nouveau procure aujourd'hui plus d'excitation dans les chaumières que celle du nouveau Blier. Il y a bien longtemps en effet que les audaces du réalisateur de **Tenue de soirée** et de **Buffet froid** n'ont pas donné à s'échauffer, ou du moins à causer. Une piste de solution nous est d'ailleurs aimablement donné par Blier lui-même en 1997 : « Honnêtement, aujourd'hui je pourrais m'arrêter de tourner. Mais j'y pensais déjà après **Tenue de soirée** (...). Après ce film je me suis dit que la boucle était bouclée. Des **Valseuses** à **Tenue de soirée**, ça forme un tout, je n'ai plus rien à dire. » Devant pareille confession, les langues sales se la mordront. Les courtois : un mauvais Blier vaut tout de même mieux que deux Besson. Le rapprochement — encore que gratuit et personnel — se juge clairement par la disposition des deux cinéastes à se marchander non seulement des plans d'une grande laideur esthétique, mais aussi par celle qui consiste à coller immanquablement sur leur produit une date d'expiration. Car c'est bien là l'embarras de **Combien tu m'aimes ?** Tout se prête au carbone 14. Ici, pas de futur chez les Morlock; la machine de H.G. Wells s'est enrayée en 1986 avec tout ce que ça comporte de bleu électrique et de fêtes à fuir. Certes, Blier se défend encore pas mal avec quelques répliques qui claquent, mais sa réalisation, elle, se cherche désespérément une place pour mourir.

PATRICE DORÉ

■ France 2004, 95 minutes — **Réal.** : Bertrand Blier — **Scén.** : Bertrand Blier — **Int.** : Monica Belucci, Bernard Campan, Gérard Depardieu, Jean-Pierre Darroussin, Edouard Baer, Farida Rahouadj, Sara Forestier, François Rollin, Michel Vuillemoz. — **Dist.** : Séville.

FRIENDS WITH MONEY

Ce film nous laisse une impression comparable à l'écoute d'un disque de Lynda Lemay. La mécanique conjugale est maîtrisée, les situations du quotidien sont bien décrites, on se reconnaît à travers l'un ou l'autre des personnages. Sauf que. Sauf que, justement, ça reste le petit train-train quotidien, et le cinéma, à un certain moment, commande un élément déclencheur, une véritable transgression, celle-là même qui nous propulse de plain-pied dans la fiction, et qui transforme la vie en tragédie, grande ou petite.

Reste une accumulation de situations, vécues par ce groupe de femmes quadragénaires, amies depuis toujours, mariées et bien nanties pour la plupart, sauf Olivia, qui est célibataire et paumée. Chaque personnage a ses problèmes spécifiques. Personne n'est tout à fait heureux, ou tout à fait malheureux. C'est globalement le message du film, souligné à gros traits.

Parmi le vaste choix de thèmes et de sujets, deux situations retiennent l'attention, peut-être parce qu'elles paraissent neuves à l'écran. Aaron accorde de l'importance à son *look*, il aime les bons restos, et il a des manières efféminées. Tout le monde croit qu'il est gai, même s'il est marié et père de famille. Cette histoire prendra une avenue intéressante, qui nous poussera à repenser certaines idées préconçues. Il rencontrera un homme qui partage les mêmes passions, sans être gai, et on verra poindre une amitié entre eux.

Jennifer Aniston constitue l'autre point d'intérêt. L'actrice nous réserve une belle surprise avec un rôle complexe et nuancé. Elle confère à Olivia, son personnage, une vulnérabilité et une empathie désarmante. Cette histoire fascine d'ailleurs : la jeune femme accepte de faire le ménage à rabais chez un chômeur mal rasé, en plus de flâner avec un entraîneur crasseux et ingrat. Elle semble se faire exploiter par tous les individus qui croisent son chemin, mais c'est peut-être juger de la situation un peu vite...

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ États-Unis 2006, 88 minutes — **Réal.** : Nicole Holofcener — **Scén.** : Nicole Holofcener — **Int.** : Jennifer Aniston, Frances McDormand, Joan Cusack, Catherine Keener, Greg Germann, Jason Isaacs, Bob Stephenson, Scott Caan, Bobby Coleman, Jenn Fee, Hailey Noelle Johnson, Ty Burrell — **Dist.** : Métropole.



KILOMÈTRE ZÉRO

Peut-on parler du cinéma kurde comme d'un véritable cinéma national ? Un peuple partagé entre la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Irak peut-il former un ensemble cohérent d'individus, une « nation » ? Même si la question mérite d'être posée, les productions cinématographiques de ces dernières années nous prouvent que oui. Il existe effectivement un peuple kurde et le septième art forme pour lui un outil d'expression artistique des plus vivifiants.

Kilomètre zéro, du Kurde Hiner Saleem, n'est pas un film sur l'Irak ou le peuple irakien à proprement parler, c'est une œuvre charnelle sur la spécificité kurde dans ce pays qui, à défaut de les nier comme en Syrie ou en Turquie, les a constamment maltraités et humiliés durant l'ère Saddam. Premier film « irakien » présenté en compétition au dernier Festival de Cannes, **Kilomètre zéro** est une sorte de *road movie* burlesque que l'on pourrait décrire comme une triste comédie. Un jeune Kurde (excellent Nazmi Kirik), enrôlé de force dans l'armée irakienne, se voit investi d'une mission qui consiste à ramener à sa famille le corps d'un martyr de guerre sous la surveillance d'un conducteur arabe. La présence constante de la statue de Saddam Hussein rappelle que l'époque, pas si lointaine, vouait un véritable culte stalinien à l'ex-dictateur.

Inspiré par la propre histoire de son frère, Hiner Saleem signe une œuvre forte emplie d'humour noir et peu bavarde. Même si l'on sourit parfois de voir comment le héros tente à tout prix d'éviter la guerre en voulant sacrifier en vain l'une de ses jambes, l'histoire est d'une tristesse monocorde qui pourrait parfaitement se résumer par le proverbe cinglant lancé par l'un des personnages : « Notre passé est triste, notre présent est tragique, mais Dieu merci nous n'avons pas d'avenir. »

Toutefois, le film se termine sur une note d'espoir où il est encore permis de croire à un futur meilleur. Les réalisateurs kurdes — tels que le Turc Ylmaz Guney (**Yol**), l'Iranien Behmen Gobadi (**Un temps pour l'ivresse des chevaux**) et, bien entendu, l'Irakien Hiner Saleem lui-même — prouvent, malgré les tentatives de les réduire au silence, que la nation kurde existe bel et bien au sein du cinéma.

ISMAËL HOUDASSINE

■ France / Irak / Finlande 2005, 91 minutes — Réal. : Hiner Saleem — Scén. : Hiner Saleem — Int. : Nazmi Kirik, Eyam Ekrem, Belcim Bilgin, Ehmed Qeladizeni, Nezar Selami — Dist. : K-Films Amérique.



LADY VENGEANCE

Dernier volet de sa trilogie sur la vengeance, Park Chan-wook réalise avec **Lady Vengeance** un film féminin tout aussi violent et original. Comme une symbiose des deux longs métrages précédents, **Sympathy for Mr. Vengeance** (2002) et **Oldboy** (2003), le cinéaste sud-coréen, tout en reprenant les thèmes de l'enlèvement et de la séquestration qui lui sont chers, y raconte les souffrances urbaines d'individus au destin tragique.

Par une mise en scène faussement décousue, un scénario moins complexe qu'il n'y paraît et une distribution chargée, **Lady Vengeance** s'articule sur un réalisme à la fois cru et stylisé. Néanmoins, la combinaison réussie d'un surréalisme poétique et d'un angélisme inquiétant donne au long métrage une profondeur unique dont la narration se joue bien souvent des apparences.

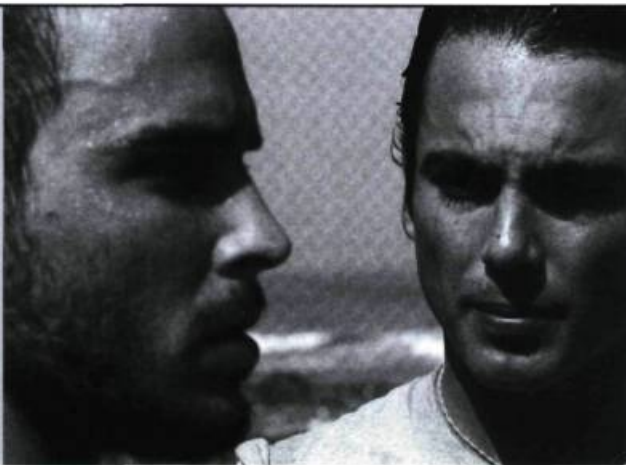
Car qui est vraiment Lee Keum-ja (mystérieuse, Lee Yeong-ae) ? Un ange ou un démon ? Une partie de la réponse se trouve dans l'adolescence de la jeune femme, époque à laquelle elle a dû endosser un infanticide afin de sauver sa propre fille de son amant meurtrier, le professeur M. Baek. Reconnue coupable par la suite, elle doit purger treize ans de prison, une peine qui sera l'occasion pour elle d'établir des liens et d'affiner un plan de vengeance.

Dans le cinéma de Park Chan-wook, la vengeance personnelle est inexorablement liée à la dérive morale et rien ne peut réhabiliter ceux qui osent s'y fourvoyer. L'acte, à défaut d'être pardonné, devient alors un geste libérateur et non plus répréhensible.

Et puisque que la vengeance doit irrémédiablement s'accomplir, Chan-wook use d'une direction froide et volontaire pour illustrer le châtiement extrême, très caractéristique du cinéma coréen actuel. Chaque détail ayant son importance, ainsi que la panoplie de personnages qui forment les pièces d'un puzzle qui s'assemblent au fur et à mesure que s'approche le dénouement, **Lady Vengeance** est avant tout une œuvre critique sur un univers individualiste dont le cynisme ne permet jamais la rédemption.

ISMAËL HOUDASSINE

■ CHINJEOLHAN GEUMJASSI — Corée du Sud 2005, 112 minutes — Réal. : Park Chan-wook — Scén. : Jeong Seo-Gyeong, Park Chan-wook — Int. : Lee Yeong-ae, Choi Min-sik, Go Su-hee, Kang Hye-jeong, Kim Bu-seon, Kim Byeong-ok, Kim Shi-hoo, Kwon Yea-young, Lee Dae-yeon, Tony Barry, Anne Cordiner — Dist. : Alliance.



MAROCK

«Rock the Casbah», chantait The Clash. Laïla Marrakchi fait, pour sa part, résonner les décibels dans les rues de Casablanca. Ces dernières tiennent lieu de toiles de fond au premier long métrage de la jeune cinéaste. L'action est campée dans la blanche capitale, mais aurait tout aussi bien pu se développer à Beverly Hills ou Saint-Tropez. Le soleil, les palmiers, la mer et... l'argent ! Celui qui donne l'illusion d'être invincible. Tous atteints d'une douce arrogance, les personnages de **Marock** sont à la recherche d'eux-mêmes.

C'est la fin des classes et avec elle vient la fin de la vie insouciance... Rita, jeune fille gentiment rebelle, compte mener sa vie à sa manière. En équilibre précaire entre des envies d'Occident et ses racines aux parfums d'Islam, Rita est, somme toute, une adolescente comme les autres. Elle cherche l'amour et aspire à son autonomie. Après avoir croisé son regard, elle tombe amoureuse de Youri, juif marocain flambeur et crâneur, le bellâtre aux yeux d'azur. Cette histoire d'amour, qui n'est pas sans rappeler celle de Roméo et Juliette, prend le pas sur une foule de thèmes qui auraient pu être approfondis mais qui, malheureusement, restent en suspens.

Souhaitant portraiturer cette jeunesse dorée, la réalisatrice rate sa mise au foyer et se concentre plus sur l'histoire trop édulcorée d'un flirt rappelant **La Boum** de Claude Pinoteau que sur les véritables enjeux qu'elle tente de nous faire voir à travers une pléiade de personnages secondaires. Du grand frère en quête mystico-religieuse, à la jeune fille prisonnière d'un mariage obligé, les thèmes ne manquaient pourtant pas. Mais on ne perd pas tout, puisque le film peut, en contrepartie, compter sur une solide trame sonore qui rythme les splendides images de la côte.

En bout de ligne, ce premier long métrage nous dévoile une jeune cinéaste prometteuse mais peut-être pas encore assez audacieuse.

YASMINA DAHA

■ Maroc / France 2006, 100 minutes — Réal. : Laïla Marrakchi — Scén. : Laïla Marrakchi — Int. : Morjana El Alaoui, Matthieu Boujenah, Razika Simozrag, Fatym Layachi, Assaad Bouab, Rachid Benhaïssan — Dist. : Christal.

MISSION: IMPOSSIBLE 3

Dix ans après le premier épisode de la franchise mis en image par Brian De Palma, Tom Cruise se glisse une fois de plus dans la peau de l'agent Ethan Hunt. Renonçant aux missions sur le terrain, ce dernier se contente désormais de former les nouvelles recrues. Mais au moment où l'une de ses anciennes élèves se fait capturer à Berlin, Hunt se voit contraint de reprendre du service.

Ne nous leurrions pas, si Hunt est à nouveau en action, c'est avant tout pour mettre un point final — le troisième opus d'une série l'est plus souvent qu'autrement — à la série, mais sans doute un peu aussi pour nous faire oublier le deuxième épisode de John Woo, qui ne retenait à peu près rien de ce qui fit l'essence de la série télévisée.

Or, le tact dans l'audace, c'est de savoir jusqu'où on peut aller trop loin, comme le disait Cocteau. Si De Palma avait fait la démonstration qu'il le savait, Woo semblait quant à lui l'ignorer totalement.

Que penser alors de ce troisième épisode qui n'est ni très bon, ni très mauvais... sinon qu'il n'est finalement que très moyen. On peut certes affirmer que J.J. Abrams remet la franchise dans le droit chemin, mais du même souffle, on ne peut s'empêcher de souligner que l'imagination n'est nullement au rendez-vous.

Masques, poursuites, explosions : mission après mission on se surprend à n'attendre que le moment où le lien sera établi avec la toute première scène — somme toute très forte — du film.

Un mot tout de même sur la brillante performance de Philip Seymour Hoffman : choix fort audacieux pour jouer les vilains mais qui, au final, apporte énormément au suspense. Comme quoi Abrahams aura tout de même retenu la leçon de Hitchcock voulant que « plus réussi est le méchant, plus réussi sera le film. »

CARL RODRIGUE

■ États-Unis 2006, 126 minutes — Réal. : J.J. Abrams — Scén. : Alex Kurtzman, Roberto Orci et J.J. Abrams. — Int. : Tom Cruise, Ving Rhames, Philip S. Hoffman, Billy Crudup, Laurence Fishburne, Sasha Alexander, Keri Russell, Simon Pegg, Jonathan Rhys Meyers. — Dist. : Paramount.



THE NOTORIOUS BETTIE PAGE

La forme désarçonne au premier abord. Le choix d'une pellicule noir et blanc, et ensuite le jeu des acteurs, pour le moins douteux. Et puis on comprend : cette cinématographie particulière s'apparente à celle de l'époque que le film tente de décrire. La cinéaste Mary Harron utilise ainsi deux ressorts : les techniques filmiques d'antan, ainsi qu'une collection d'archives. C'est un procédé intéressant, puisqu'il rend hommage au cinéma à travers son évolution historique.

Les années 50 avaient elles aussi ses petits commerces de photos érotiques, même si ça n'avait rien à voir avec ce qui se fait aujourd'hui. Bettie Page entre dans cet univers avec un esprit ingénu, généreux, et elle n'a surtout pas honte de son corps : elle montre ses courbes à qui le veut bien. Un contrat en attire un autre, et Bettie commence à tourner des films pour une clientèle au goût particulier. « *They're nice people, affirme le producteur, legitimate people, some of those are lawyers and doctors...* » La jeune femme n'y voit rien de mal.

Elle tournera, entre autres, des petites vidéos sadomaso assez inoffensives. Il faut dire que la pornographie demeurait assez légère à cette époque. La chasse aux sorcières provoquée par la découverte de ces vidéos fait plutôt sourire, si on compare au raz de marée *porn* qui a envahi le Web depuis.

Le film est à l'image de son sujet : léger, ingénu, sans réelle profondeur. On passe cette heure en agréable compagnie. **Gretchen Mol** incarne à merveille la candeur de la véritable Bettie Page, la célèbre *pin-up* des années 50. Sans plus.

Pour saisir à quel point les Américains sont tiraillés et polarisés au sujet de leur sexualité, il sera préférable de visionner un film tel que **Inside Deep Throat**, qui brosse un réel portrait de société, une génération plus tard, lorsqu'un nouveau mouvement de répression arrivera, avec Nixon aux commandes.

PHILIPPE JEAN POIRIER

■ États-Unis 2005, 100 minutes — Réal. : Mary Harron — Scén. : Mary Harron, Guinevere Turner — Int. : Gretchen Mol, Lili Taylor, Jonathan M. Woodward, David Strathairn, Cara Seymour, Tara Subkoff, Kevin Carroll, Molly Moore, Hans Tester, Greg Ainsworth — Dist. : Alliance.



PALAIS ROYAL!

Une princesse en visite commandée — inaugurer les chrysanthèmes, comme on disait naguère en France, est une de ses fonctions — reçoit accidentellement une tarte à la crème qui ne lui était pas destinée. Cette tarte a l'effet de lui ouvrir un peu tard les yeux sur sa fonction et d'autres événements montrent que son mariage n'est pas très réussi. D'ailleurs, depuis le début du film, on cherchait les atomes crochus entre elle, Armelle, orthophoniste de profession, et son prince Arnaud de mari.

La comédienne et scénariste Valérie Lemerrier, digne héritière de Sacha Guitry, étrille gentiment dans son troisième long métrage comme réalisatrice l'univers de ces principautés secondaires qui sont le plus souvent d'opérette comme d'autres Lubitsch (**The Merry Widow**) l'avaient fait auparavant. On est loin pourtant de ces souverains, véritables chefs d'État, tels le roi d'Espagne Juan Carlos, qui l'a plusieurs fois montré depuis 30 ans. Sont montrés dans cette comédie les trois étapes du cycle de l'aristocratie qui est passée, selon Chateaubriand, du service aux privilèges puis aux prétentions. Le scénario, inspiré évidemment de *Lady Di* et d'autres actualités européennes, nous montre la place que le paraître, le cérémonial et les habitudes ancestrales ont encore dans ce monde où les médias agissent, encore plus que d'habitude, comme relais.

Les dialogues font mouche, car ils sont incarnés par une troupe d'acteurs en grande forme, spécialement Catherine Deneuve et Michel Aumont, et ce, jusque dans les plus petits rôles. La campagne de médisance et de calomnie que la reine et le secrétaire avaient réussie contre le fils aîné ne fonctionne pas aussi bien face à Armelle que leur morgue fait considérer comme quantité négligeable. C'est dans ce sens égalitaire que le film est républicain, même s'il n'atteint pas la charge satirique de **Kind Hearts and Coronets** de Robert Hamer, dont le titre français, *Noblesse oblige*, est déjà tout un programme.

LUC CHAPUT

■ France 2005, 100 minutes — Réal. : Valérie Lemerrier — Scén. : Valérie Lemerrier, Brigitte Duc — Int. : Valérie Lemerrier, Lambert Wilson, Catherine Deneuve, Michel Aumont, Mathilde Seigner, Michel Vuillermoz, Denis Podalydès, Gilbert Melki — Dist. : Équinoxe.



LE PETIT LIEUTENANT

Le Normand Antoine Derouère, frais sorti d'une école d'inspecteur de police, choisit Paris et la *crim* plutôt que sa province. Dans ce nouveau milieu, il est rapidement confronté à la fade réalité journalière de son emploi, lui qui rêvait, porté par l'image de films célèbres, d'être déjà à la poursuite d'émules de Pierrot le fou.

Xavier Beauvois emploie ici un genre policier basé sur la description minutieuse de l'enquête, qualifié en anglais de *procedural film*, dont *Naked City* de Jules Dassin et en France *Dernier domicile connu*, le meilleur film de José Giovanni, sont des exemples célèbres. La télé depuis *Dragnet* et les *Enquêtes Jobidon* a fait ses choux gras de ce genre, créant dans les dernières années des constellations comme *Law & Order* et *C.S.I.*

Filmé avec l'aide technique du ministère français de l'Intérieur — on voit d'ailleurs le ministre d'alors, Dominique de Villepin, officier à la remise des diplômes au début — l'œuvre n'est pourtant pas tendre dans sa description des travers de ce type de policiers : alcoolisme, racisme, etc.

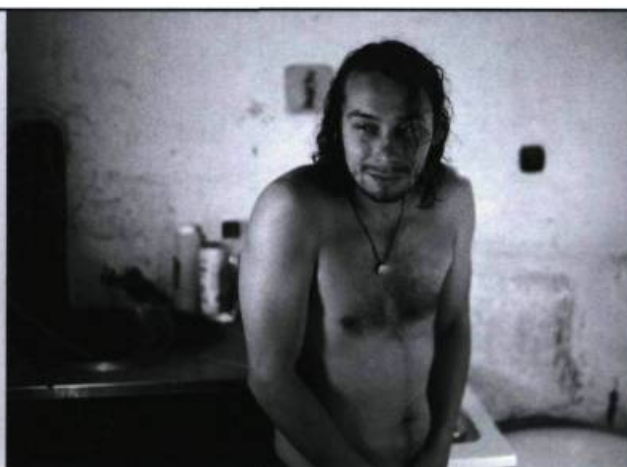
L'enquête à laquelle participe le petit lieutenant part d'un fait divers anodin pour développer rapidement des aspects internationaux, démontrant que, dans ce domaine aussi, la mondialisation joue. Le rapport mère-fils de substitution qu'entretiennent la commissaire Vaudieu et Antoine m'est apparu peu porteur dans les circonstances, même s'il reprend le thème du sacrifice rédempteur (vaut Dieu ?) cher à Xavier Beauvois.

D'ailleurs, Nathalie Baye méritait-elle son César pour cette interprétation seulement bonne ? Sa notoriété y a été sûrement pour quelque chose. Les rôles secondaires sont pourtant très bien interprétés et ajoutent à la crédibilité documentaire de la réalisation qui se permet quelques morceaux de bravoure comme la poursuite dans le métro.

Xavier Beauvois montre ainsi qu'il peut employer un genre très codé pour ressortir ses thèmes favoris tout en jetant un regard critique sur les travers de sa société, ce que depuis toujours le film policier a permis.

LUC CHAPUT

■ France 2005, 115 minutes — Réal. : Xavier Beauvois — Scén. : Xavier Beauvois, Guillaume Bréaud, Jean-Eric Troubat, Cédric Anger — Int. : Jaffi Lespert, Nathalie Baye, Roschdy Zem, Antoine Chappey, Xavier Beauvois, Jacques Perrin — Dist. : Métropole.



QUELQUE CHOSE COMME LE BONHEUR

Quelque chose comme le bonheur est une œuvre mue par le désir d'exposer et de provoquer des rencontres, mais surtout, de tirer profit — ne serait-ce que le temps de quelques plans — du cinéma pour témoigner de ces brèches qui s'apparentent au bonheur. C'est dans les pièces contiguës d'habitats délabrés que le réalisateur et scénariste de *Wild Bees*, Bohdan Sláma, fait évoluer le récit d'individus qui luttent pour donner un sens à leur existence aux lendemains incertains. La caméra nerveuse, à l'équilibre aussi précaire qu'un emploi en Bohême, est intimement liée au personnage. L'image parfois près du documentaire, voire du reportage, nous plonge dans une atmosphère d'une lourdeur dense, quasi tangible. Le poids de la vie en République tchèque pèse sur les corps, affaisse les traits des visages et garde au-dessus des paysages d'épais nuages gris. Une série de non-événements (rénovation d'une maison, voyage en Amérique, relation amoureuse, garde d'enfants, etc.) incite chacun à se tourner vers la communauté pour y trouver réconfort. Les relations humaines ponctuées de danses, de chansons ou de simples conversations constituent un baume pour les souffrances individuelles.

Pour mener à bien son projet, le réalisateur articule de nombreux, inlassables, allers et retours entre espoir et désespoir. Le drame n'est jamais fatal et le bonheur jamais total. Cette tension, aidée d'une distribution appropriée, participe au réalisme des situations. Mais toutes qualités considérées, ce portrait d'une société sans projets qui se satisfait d'un quotidien particulièrement inhospitalier, souffre par moments d'une pathétique résignation à l'égard de la réalité sociale et économique. Le réalisateur se fait le témoin d'une résilience — sans conteste louable —, mais cette faculté d'adaptation aux situations difficiles alourdit considérablement le drame.

Témoignant d'une belle économie de moyens, le dernier opus de Bohdan Sláma dépeint par quelques traits l'existence d'individus aux personnalités diverses. Néanmoins, les micro-événements englués dans un déterminisme, un destin sans issue, dans le *statu quo* d'un quotidien doux-amer, finissent par peser lourd.

DOMINIC BOUCHARD

■ STĚTÍ — République tchèque 2005, 100 minutes — Réal. : Bohdan Sláma — Scén. : Bohdan Sláma — Int. : Pavel Liska, Tatiana Vilhelmová, Anna Geislerová, Marek Daniel, Simona Stasová, Bolek Polívka, Martin Huba, Zuzana Kronerová, Iva Janžuravá, Zdenek Rauser, Milos Cernousek — Dist. : K-Films Amérique.



STUPEUR ET TREMBLEMENTS

Tout comme on ne s'envole pas vers le sud en soufflant dans un appeau, ou que l'on ne devient pas Baudelaire en aiguisant des crayons, on ne saisit pas l'intégralité de la culture japonaise en apprenant simplement la langue. Conclusion au néon que nous devrions tirer sans nous esquinter. Plantons tout de même un décor : de retour après plusieurs années dans son Japon natal, une jeune femme d'origine belge décroche un boulot comme traductrice dans une importante firme tokyoïte. Au départ débordant, son enthousiasme se transvidera vite dans des vases non communicants. De la rédaction de lettres au récurage de toilettes en transitant par le photocopieur et le biffage de calendriers, sa chute sera aussi pitoyable que bruyante; cela s'entend : l'entreprise nipponne ne tolère ni pet de travers, ni initiative.

C'est d'ailleurs l'héroïne — interprétée généreusement par Sylvie Testud — qui calque dans le roman autobiographique d'Amélie Nothomb : « Monsieur Haneda était le supérieur de Monsieur Omochi, qui était le supérieur de Monsieur Saito, qui était le supérieur de Mademoiselle Mori, qui était ma supérieure. Dans l'entreprise de Yumimoto, j'étais aux ordres de tout le monde. » Comme il fallait s'y attendre, la technique du copier / coller s'appliquera sans façon par l'emploi d'une voix off, récitant des passages entiers du roman. Mais alors que l'absurdité des situations et des comportements pouvait passer dans le texte pour n'être que de subjectives et amusantes impressions, décrites au « je » par l'héroïne, leur adaptation à l'écran se lira plutôt comme une grossière caricature du *clash* des cultures et de la place accordée au travail dans la société.

Quête identitaire, sens de l'honneur et méthodes bureaucratiques ne se prévaudront pas plus de nuances. Mis en présence par Alain Corneau (**Nocturne indien**), cet antagonisme entre l'Occident et l'Orient aura néanmoins en parallèle une autre rivalité beaucoup plus fonctionnelle : le rapport sado-masochiste entre mademoiselle Mori et Amélie, qu'appuiera un hommage singulier au **Merry Christmas Mr. Lawrence** de Nagisa Oshima. Tout compte fait : gentiment bancal.

PATRICE DORÉ

■ France / Japon 2003, 107 minutes — Réal. : Alain Corneau — Scén. : Alain Corneau, d'après le roman d'Amélie Nothomb — Int. : Sylvie Testud, Kaori Tsuji, Taro Suwa, Bison Katayama, Yasunari Kondo, Sukyu Fujita, Gen Shimaoka — Dist. : Christal.



THANK YOU FOR SMOKING

Faire partie d'un groupe de pression, c'est parfois avoir la tâche ingrate de défendre des positions impopulaires. Inspiré d'un roman de Christopher Buckley, **Thank You for Smoking** de Jason Reitman trace le portrait satirique du lobbyiste de profession Nick Naylor (Aaron Eckhart).

L'homme à qui l'on donne l'impensable défi de rehausser l'image des multinationales du tabac est un individu convaincu que, quel que soit le sujet défendu (aussi indéfendable soit-il), l'argumentation reste le seul moyen permettant de convaincre la masse. Une opinion qui lui réussit assez bien d'ailleurs, puisqu'il faut avouer qu'il excelle en la matière. Réussir à s'allier les médias et même un adolescent atteint du cancer à la suite de sa consommation de cigarettes enrage les militants anti-tabac, en premier chef, le sénateur « vert » du Vermont Finistirre (William H. Macy), visiblement très importuné par ce trublion.

Thank You for Smoking est une comédie bien ficelée qui ne manque pas de rythme. La distribution, qui offre quelques bonnes prestations, reste néanmoins inégale. William H. Macy, qui s'est distingué dans **Fargo** des frères Cohen, incarne son rôle de politicien bon samaritain avec une certaine conviction. Robert Duvall en patron blasé de l'Institut lobbyiste des études sur le tabac et Rob Lowe en agent hollywoodien interprètent leur personnage respectif avec autant de talent.

Apparemment, Aaron Eckhart s'en est donné à cœur joie en jouant Nick Naylor. Les soupers qu'il prend occasionnellement avec des amis de la profession aussi mal aimés que lui, la lobbyiste employée par les fabricants d'alcool (Maria Bello) et celui des groupes vantant les mérites des armes à feu (David Koechner), sont les scènes les plus désopilantes du film. Après **In The Company of Men**, qui remonte à dix ans, Aaron Eckhart trouve ici son meilleur rôle.

Jason Reitman réalise un long métrage sympathique mais sans plus. L'idée, originale, est insuffisamment creusée. L'influence grandissante des groupes de pression au sein de nos gouvernements aurait sans doute mérité plus de profondeur ou de gravité.

ISMAËL HOUDASSINE

■ États-Unis 2005, 92 minutes — Réal. : Jason Reitman — Scén. : Jason Reitman, Christopher Buckley d'après son roman — Int. : Aaron Eckhart, Maria Bello, Cameron Bright, Katie Holmes, William H. Macy, Adam Brody, Sam Elliott — Dist. : Fox.



UN DIMANCHE À KIGALI

Printemps 1994. Au cœur de Kigali pleuvent les machettes des sanglants génocidaires. En plus d'images et de sentiments d'une violence extrême, le carnage a laissé aux survivants un lot d'incompréhensions. Devoir de mémoire ou exercice purgatif ? Le roman de Gil Courtemanche, puis l'adaptation cinématographique qu'en a faite Robert Favreau sont tout simplement de ces maux nécessaires. Car ce n'est pas la prétention d'expliquer l'inexplicable qui guide ces œuvres, mais la modestie, le courage et la sensibilité de parler, plus ou moins directement, d'un événement traumatique.

C'est donc avec appréhension et angoisse que s'amorce notre voyage au pays des laissés-pour-compte. Et donner un visage on ne peut plus québécois au témoin du génocide accroît considérablement l'implication émotive du spectateur dans la souffrance rwandaise.

Cette première production québécoise à avoir été entièrement tournée à l'extérieur de la province a réuni tous ses efforts pour créer une œuvre intimiste et foncièrement humaine. Sans atténuer la charge de son propos, le réalisateur contourne avec brio toute forme de sensationnalisme. La caméra épaula, la pellicule cendrée et le jeu puissant des acteurs — en premier lieu Luc Picard — suffisent à transmettre le poids de la tragédie. Il faut insister, ce n'est donc pas la chronique d'un drame dont il est question, mais bien d'un récit tragique, car c'est seulement en donnant la mort à celle qu'il aime que le journaliste l'affranchit de ses souffrances.

C'est aussi la métaphore toute rêvée d'un Occidental qui, par sa négligence, conduit une Rwandaise dans les mains du diable. En montrant le viol en trois étapes — d'abord l'ombre de l'agression, puis les silhouettes de l'agresseur et de l'agressée et finalement, un clair-obscur qui expose les deux corps —, le réalisateur crée une scène particulièrement marquante, voire troublante. Mais la plus grande réussite de cette œuvre est d'avoir traité du barbarisme des actes sans pour autant réduire les acteurs à des barbares.

DOMINIC BOUCHARD

■ **Canada [Québec] 2006**, 118 minutes — **Réal.** : Robert Favreau — **Scén.** : Robert Favreau, d'après le roman de Gil Courtemanche — **Int.** : Luc Picard, Fatou N'Diaye, Céline Bonnier, Luck Mervil, Alexis Martin, Alice Isimbi, Maka Kotto, Fayolle Jean, Ervin Weche, Mireille Metellus — **Dist.** : Équinoxe.



UNITED 93

Cinq ans après que les attentats terroristes aient réduit en poussière le World Trade Centre et une partie du Pentagone, les studios américains ont jugé que leurs compatriotes étaient prêts à sublimer ce trauma au cinéma, à mythifier ce jour maudit. L'Anglais Paul Greengrass était tout indiqué pour partir le bal. Connu pour ses réalisations proches du cinéma-vérité (**Bloody Sunday** et bientôt **They Marched Into Sunlight**, qui relatara le drame des protestations contre Dow Chemicals et l'embuscade vietcong d'un bataillon en 1967 ayant mené aux premières manifestations pacifiques), Greengrass attaque l'Histoire par la porte de derrière, en suivant les figurants et les employés de soutien des grands événements, ceux qui œuvrent dans l'ombre. Dans le cas du 11 septembre 2001, les médias ont fait grand cas des pompiers qui ont tenté de rescaper les prisonniers du WTC. Greengrass rend hommage quant à lui aux contrôleurs aériens, aux hôtesses de l'air et aux pilotes qui ont vécu le drame.

À Boston, on voit le personnel de l'aéroport remplir d'essence les réservoirs du vol United 93 en direction de Los Angeles. À son bord, quatre terroristes non identifiés prennent place parmi les passagers. Quelques heures plus tard, en plein vol, l'avion est détourné et se dirige vers le Capitole à Washington. On apprend que les tours jumelles new-yorkaises sont en péril. L'équipage est pris de panique, les Arabes sont aux contrôles de l'appareil. D'un côté comme de l'autre, chacun implore son dieu d'adoucir son sort. L'équipage se rebelle, l'avion s'écrase dans un champ près de Shanksville en Pennsylvanie.

Est-ce que l'effet de réalisme recherché par Greengrass par une caméra à l'épaule, un incessant bourdonnement d'activité humaine et l'emploi d'acteurs peu connus était la voie la plus impartiale pour traiter ce sujet ? Est-ce que montrer un événement fatal sans le remettre dans son contexte et prétendre montrer ce qui s'est passé durant le vol 93 justifiait cette entreprise ? Nul doute que le prétexte derrière le film a plus à voir avec le deuil et la propagande (silencieuse, mais tout de même présente) que la morale ou la compréhension. Dommage, on parle tout de même de la réalisation et du scénario les plus aboutis de Greengrass à ce jour.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ **VOL UNITED 93** — France / Grande-Bretagne/ États-Unis 2006, 111 minutes — **Réal.** : Paul Greengrass — **Scén.** : Paul Greengrass — **Int.** : Christian Clemenson, Gary Commock, Polly Adams, Opal Alladin, Starla Benford, Trish Gates — **Dist.** : Universal.



WU JI, LA LÉGENDE DES CAVALIERS DU VENT

Tout commence par une promesse. Une de celles qui ne peuvent se briser au risque de subir la colère des dieux. Pourtant, l'enfant Qingcheng (Cecilia Cheung) n'hésitera pas à pactiser avec la déesse du destin, qui lui promet alors l'adoration de tous les hommes, aussi puissants soient-ils. Évidemment, chaque vœu a un prix et le sien sera de sacrifier en contrepartie l'amour qu'elle pourrait un jour connaître avec l'un d'entre eux. La mort sera inévitablement le lot de ses prétendants.

L'histoire semble millénaire, trouvant ses sources dans le patrimoine obscur de l'Empire du milieu. Pourtant, cette légende a été inventée de toutes pièces par le réalisateur et scénariste pékinois Chen Kaige. Véritable fresque alliant mythologie, aventure et esprit de chevalerie, **Wu Ji, la légende des cavaliers du vent** semble malheureusement tomber dans les mêmes pièges que **L'Empereur et l'assassin** : scènes de bataille aussi insipides qu'incroyablement irréalistes, esthétisme pompeux soutenu par une trame somme tout assez vide.

Le réalisateur s'était déjà attelé à une superproduction historique avec **L'Empereur et l'assassin** et ce n'avait pas été l'une de ses meilleures œuvres. Le scénariste chinois qui a reçu en 1993 la Palme d'or au Festival de Cannes pour **Adieu ma concubine** ne s'est pas senti vaincu pour autant. La preuve en est ce dernier long métrage.

À l'instar de **Hero** de Zhang Yimou ou de **Tigres et dragons** d'Ang Lee, **Wu Ji, la légende des cavaliers du vent** allie les arts martiaux à une trame fantastique. Plus somptueux encore par les costumes et les chorégraphies martiales, Chen Kaige utilise avec un certain amateurisme des effets spéciaux que les Chinois paraissent ne pas encore bien maîtriser tant la grossièreté technique devient parfois visible, tout particulièrement lors des monumentales scènes de bataille.

Chen Kaige n'a jamais caché son goût pour les récits historiques et les personnages passionnés. Avec **Wu Ji, la légende des cavaliers du vent**, la distribution de qualité expriment d'ailleurs avec justesse les passions tourmentées chères aux réalisateurs. Le général ambitieux (Hiroyuki Sanada), l'esclave fidèle à ses valeurs (Jang Dong-Gun) et le prisonnier submergé de remords (Liu Ye Guilang) relèvent un scénario plus hollywoodien que chinois.

ISMAËL HOUDASSINE

■ **WU-JI / MO GIK** — Chine / Hong Kong / Japon / Corée du Sud 2005, 102 minutes — Réal. : Kaige Chen — Scén. : Kaige Chen — Int. : Dong-Kun Jang, Hiroyuki Sanada, Cecilia Cheung, Nicholas Tse, Ye Liu, Hong Chen — Dist. : Séville.



X3: THE LAST STAND

Dans ce dernier volet de la série, les mutants se retrouvent face à un choix déchirant : conserver leur gènes X en même temps que la méfiance des êtres humains à leur égard ou s'assimiler à ces derniers grâce à un tout nouveau traitement. Les points de vue opposés de Charles Xavier et de Magneto entraîneront leurs équipes respectives à s'affronter une dernière fois.

D'entrée de jeu, il faut avouer que les admirateurs du genre nourrissent quelques appréhensions depuis le jour où ils apprennent que le réalisateur Bryan Singer serait remplacé à la barre de **X-Men 3**. Le scénario serait-il aussi complexe ? Les personnages seraient-ils tous de retour ? La vision serait-elle conservée ? En un mot : oui ! Car si le film y perd un peu en ce qui a trait à la chorégraphie des batailles que se livrent les mutants, le scénario est égal sinon supérieur à ce qui a été fait précédemment.

Et bien que le public visé ne se limite pas uniquement à ceux-ci, les adolescents, autant que les adultes, y trouveront matière à réflexion. La différence doit-elle être préservée ? L'assimilation est-elle souhaitable ? Pour le reste, les personnages sont bel et bien tous là... mais ils tombent comme des mouches.

C'est d'ailleurs ce qui surprend le plus. Ayant obtenu l'absolution des producteurs, le cinéaste Brett Ratner envoie littéralement les mutants à l'abattoir. Une boucherie sans nom qui confèrera au propos toute sa crédibilité.

On n'en voudra donc pas trop à Bryan Singer — qui jugeait avoir fait le tour des personnages — d'aller tenter sa chance chez DC Comics afin de mettre en scène le prochain Superman.

Et tandis que le soleil se couche sur les X-Men, on se plaît à espérer qu'il se lèvera sur les Avengers. ☺

CARL RODRIGUE

■ **X3: L'ULTIME ENGAGEMENT** — États-Unis 2006, 143 minutes — Réal. : Brett Ratner — Scén. : Simon Kinberg et Zak Penn — Int. : Hugh Jackman, Patrick Stewart, Ian McKellen, Famke Janssen, Halle Berry, James Marsden, Anna Paquin, Rebecca Romijn, Shawn Ashmore. — Dist. : Fox.